

J'apprends aujourd'hui la vérité.
 — C'est un étrange malheur, dit le notaire.
 — Ma fille ne doit pas rester une heure avec cet homme. Elle peut demander le divorce ?
 — Non, répondit laconiquement le notaire.
 — Une séparation de corps ?
 — Pas davantage. Gérard a fait son temps. Il n'y a pas d'erreur sur la personne, le mariage est régulier.
 — C'est horrible ! La loi est horrible !
 — C'est aux intéressés à prendre leurs informations. La jurisprudence est formelle, et nul fonctionnaire n'a qualité officielle pour se rendre garant d'une révélation de cette nature. En soumettant le cas aux tribunaux, vous soulèverez un scandale et vous perdrez le procès.

CHARLES JOLIET.

L'ÉLECTEUR est en vente chez M. CRÉMAZIE, librairie, à la Haute-Ville.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer s'il ne s'abonne pas.

QUEBEC:

SAMEDI, 23 JUIN. 1866

CONFÉDERATION.
 IV.

(Suite.)

On n'ose pas encore parler ouvertement d'une union législative qui est la troisième partie du plan de Durham ; mais laissons faire, et dix ans de confédération mûriront ce projet, espère notre bienveillante mère-patrie, et alors on en finit avec ces canadiens français, et le protestantisme, l'anglicanisme domineront enfin partout. Pour nous, espérons que la Providence, qui veille d'une manière toute spéciale sur la nationalité canadienne-française, déjouera les projets de la marâtre, espérons que les nationaux anglais, qui calculent notre ruine au moyen de ce projet, en seront quittes pour leurs fanatiques et égoïstes desirs, espérons aussi que les écrits de ces hommes qui comme George Brown, J. A. McDonald, et tant d'autres haut-canadiens, laissent à chaque phrase percer leur but de nous perdre, qui publient que l'union législative est la seule possible, et qu'ils n'acceptent l'union fédérale que dans l'espoir que bien ô l'union sera législative, espérons, disons nous, que ces aveux ouvriront les yeux du peuple, et lui feront repousser avec mépris et indignation ces journaux toujours prêts à supporter ceux qui paient bien et cher, et qui, si on leur ôtait un seul instant la pincée du gouvernement, retomberaient plattement dans l'opposition aux intérêts de Confédération. Le peuple alors reconnaissant le tort que lui fait son indifférence se réveillera et repoussera cette union fédérale qui masque une union législative où les garanties pour notre autonomie, ou toutes les démarca-



DEPART DE M. COCHON POUR OTTAWA.

Samedi soir, découragé, ahuri, embêté tous pouvaient le voir descendre la côte de la Basse-ville, accompagné de son secrétaire, celui qui à su si, bien inonder le Canada de flots d'émigrants, français et belges, pour contrebaler la population toujours croissante du Haut-Canada dans la représentation du parlement, de son Editeur, M. de Buffalo, d'un menuisier entrepreneur de St. Roch dont le nom de baptême ressemble pas mal au nom du fils d'Abraham et dont la signature, la seule chose qu'il écrive, ressemble à une page de clôture, et enfin d'un tanneur de la rue St. Vallier, on s'en allait en maudissant l'ingratitude des conseillers, quand arrivés sur le marché de la Basse ville, on s'aperçoit que le vapeur commence à mouvoir.
 Cochon.—mon doux, courons vite !
 Son secrétaire.—N'allez donc pas si vite, M. Cochon, ils arrêteront bien pour vous allez.
 Cochon.—si je n'avais voté pour la chambre dans ce poullailler d'Ottawa, je ne serais pas pris comme je suis.
 Le menuisier.— Oui, M. Cochon, vous auriez toute la boutique? on tapperait fort. Enfin M. Cochon arrive et son secrétaire n'a que le temps de lui serrer la main....

tions entre les provinces, disparaîtront, et où tout le pouvoir sera entre les mains des Anglais.

V.

Un jour, en 1864, quelque temps après la chute du cabinet Dorion-McDonald, le ministère Cartier-McDonald succombait sous la réprobation presque unanime de la chambre, parce que l'un de ses membres, l'Hon. M. Galt, avait de son chef, et sans se soucier de la chambre, fait présent au Grand-Tronc de la somme assez ronde de \$100,000

Alors le chef du parti conservateur (qui à présent ne veut plus rien conserver de notre passé), M. Cartier tombé avec son intime M. Galt, ne sachant plus comment se défaire de l'opposition qui l'écrasait, prit une résolution désespérée comme en prennent les grands criminels au moment où leurs jours de domination sont comptés, il fit un *right about face* parfait, renia son passé, ses luttes, ses violentes diatribes pour se cramponner au pouvoir.

Il y avait dans le même temps dans le Haut-Canada, un homme dont les conservateurs ne pouvaient entendre prononcer le nom sans frémir et sans se représenter notre religion abatue, notre nationalité détruite, nos institutions religieuses la proie des protestants ; un homme que ces conservateurs, avec un zèle admirable, avec la ferveur du néophyte, avait fait connaître à la population comme l'insulteur le plus éhonté de notre race, l'homme qui désirait le plus voir disparaître du sol canadien jusqu'au nom des Canadiens Français. Aussi le peuple, grâce à ces zélés conservateurs, avait-il en horreur ce misérable fanatique contre la haine duquel on le mettait en

garde. Quelle ne fut donc pas la surprise générale quand on vit les chefs du gouvernement M. Cartier en tête et M. Langevin, les plus ardents défenseurs de la religion, oublier leurs cris de haine et de proscription contre le fanatique, lui tendre une main amie, lui donner enfin l'accablé—à lui, à cet ennemi acharné des canadiens, à M. George Brown.

Aux yeux des chefs du parti conservateur, ce farouche ennemi, ce terrible jésuitophobe, comme l'appelait auparavant, le *Courrier du Canada* et le *Journal de Québec*, était tout-à-coup devenu un agneau sans tache, le sauveur de la nationalité canadienne-française, l'ange gardien de notre religion et de nos institutions.

Et l'on voudrait que l'on eût confiance en des hommes qui changent ainsi du jour au lendemain, tout un long passé de luttes, l'on voudrait que personne ne criât à la trahison devant une aussi impudente volte-face pour rester au pouvoir, non, jamais. L'aveugle, l'étroit esprit de parti pouvait seul engager les conservateurs à suivre ce honteux exemple de leurs chefs, seul il pouvait défendre cette monstrueuse coalition des défenseurs et des insulteurs acharnés de la religion, seul il pouvait espérer que cette alliance enfanterait autre chose que le crime, la trahison, le malheur, seul il pouvait enfin proclamer bon et généreux l'ennemi commun, George Brown.

Dès que cette alliance fut exécutée la confédération fut décidée et M. Cartier et ses amis prirent la résolution de servir les projets de l'Angleterre. La trahison allait se mettre aussitôt à l'œuvre.